

## I

Tandis que le métro m'emporte vers la station du fort d'Aubervilliers où je prendrai le bus pour Bobigny, je pense à ma famille telle qu'elle était dans mon enfance. La famille, les années lointaines que j'ai encore connues, c'est cela surtout qui intéresse Paule lorsque nous parlons ensemble à l'hôpital. Les racines, les liens entremêlés, les façons de vivre de ce clan auquel son mari et son petit garçon, souvent à leur insu, appartiennent si fort et avec qui elle a conclu alliance.

Le traitement contre le cancer a fait perdre ses cheveux à Paule. Je pense souvent, en la voyant si préoccupée de garder sa perruque bien en place, combien elle a dû souffrir en se découvrant chauve. Stéphane, s'il avait vécu, s'il n'avait pas été assassiné en 1944 par les nazis, serait-il devenu chauve ? Je le verrai toujours tel qu'il était à vingt-sept ans, et dans ma mémoire il n'aura jamais été touché par le temps. Il me semble qu'il entre avec moi dans la chambre de Paule, avec ses yeux très bleus, ses cheveux blonds, sa taille haute, son sourire bref. Non pas timide mais réservé. Un homme de l'acte.

C'est en juillet 1940 que je l'ai connu, dans un chantier de déblaiement des ruines de la guerre. De son métier il était sondeur de mines, mais il connaissait bien les travaux de chantier. Très vite c'est lui qui a dirigé le nôtre. Quand nos chantiers se sont regroupés il a pris la tête d'un camp de formation de chefs de chantier en 1941 dans la région mosane.

Chaque fois qu'il était libre il partait grimper dans les rochers qui par endroits bordent le fleuve, puisque depuis la guerre les Alpes ou les autres montagnes ne lui étaient plus accessibles. J'ai appris qu'il était un excellent alpiniste et que montagnes, rochers, glaciers étaient la passion de sa vie.

Un jour il m'a proposé d'aller grimper avec lui. Un petit train nous mène à proximité d'un groupe de rochers où il y a plusieurs voies à faire. Il sort de son sac une corde tressée en anneaux et la met autour de son cou. Nous marchons jusqu'au pied des rochers et avec son collier de cordes il paraît à la fois modeste et glorieux. Pour grimper il faut une pratique, un apprentissage et tout de suite j'aime le faire avec lui. Je me rappelle cette voie, la première qu'il m'a fait faire. Je suis impressionné car j'ai toujours eu le vertige. Il ne m'explique pas grand-chose sinon le maniement de la corde et comment il faut la faire coulisser dans les mousquetons qu'il attache à quelques pitons. Pour le reste, il me dit : "Fais comme moi." Je le regarde m'étonnant du peu de surface qui lui est nécessaire pour une prise de pied ou une prise de main. Cela me semble irréalisable pour moi, je vais lâcher, glisser, pourtant j'arrive à peu près à tenir où il a tenu, à me soulever là où il a pris de la hauteur. A un passage un peu délicat il faut

contourner le rocher en ne se tenant en équilibre que sur un pied tandis que l'autre, à tâtons, cherche une vire sur laquelle s'élever. On est forcé de poser le regard vers le bas. Nous ne sommes pas très haut, assez pourtant pour que la sensation du vide me trouble. Tout se met à tourner légèrement et mon pied tremble sur la prise qu'il faut quitter sans que j'arrive à trouver l'autre. Je pense : Je vais dévisser. A ce moment je vois son regard, tourné vers moi, pendant qu'il tend un peu la corde pour m'assurer mieux, et j'entends sa voix très calme dire : "Lève un peu la jambe gauche, tu vas trouver la prise. Ensuite n'hésite pas, lance le bras droit vers le haut, il y a une petite vire pour te hausser." Je sens que ce moment est décisif, j'oserai ou n'oserai pas être un grimpeur et de toutes mes forces je veux le devenir. Je passe, je le rejoins. Par la suite, j'ai souvent refait ce passage et me suis demandé pourquoi il m'avait paru si difficile. Chaque fois que j'y ai amené un débutant, j'ai constaté qu'il avait les mêmes problèmes que moi la première fois et je me suis efforcé de lui inspirer confiance à la manière de Stéphane.

Me voilà devant Paule et elle me pose la question : "Est-ce que je vais guérir ou non ?" Il me semble que Stéphane est présent. Il s'agit de passer, de lui indiquer la bonne prise. Celle justement que je ne connais pas. Je ne réponds pas, je me répète sa question, je laisse l'étonnement envahir mon visage et je réponds comme toujours : "Naturellement, tu es en train de guérir, tu le sais bien." Qui me dicte cela, est-ce que c'est Stéphane ? Est-ce qu'il aurait fait cela comme moi, sans rien savoir ? J'obéis à une pulsion,

celle de l'équipe soignante et de sa mère qui veut maintenir Paule dans l'espérance. Ils ont raison, que faire d'autre ?

En sortant de l'hôpital, je rencontre sur le seuil une amie de Paule qui va la voir. Elle s'étonne : "Tout le monde lui raconte des blagues, elle pense partir à l'étranger, installer sa maison, tout cela est impossible. C'est terrible de le lui cacher et de jouer la comédie."

La mère de Paule arrive avec ce visage calme et décidé qu'elle a depuis que sa fille est à nouveau hospitalisée. Elle n'a pas entendu ce que Justine m'a dit, elle le devine et l'écarte d'un mouvement d'épaule : "Ce qui compte, c'est que Paule garde le moral, s'il cède, tout cédera." Elle prend le bras de Justine et elles entrent dans l'ascenseur en me faisant un signe d'adieu.

Je pars, je reprends l'autobus. En face de moi il y a un homme encore jeune, le visage creusé. Je suis frappé par son regard bleu-gris, un regard attentif, concentré, qui semble fait pour scruter le lointain. C'est de ce regard que Stéphane scrutait le rocher avant d'entreprendre une escalade et c'est de ce même regard, qui ressemblait un peu alors à celui d'un oiseau de proie, qu'il étudiait les prises possibles en cours d'ascension.

Pendant les premières années de la guerre nous avons souvent grimpé ensemble et une amitié est née entre nous. Un jour il m'a emmené avec un moniteur de sport, Sarquin, très bon grimpeur. A la fin de la journée, Stéphane nous a montré, pendant que nous l'assurions d'en bas, comment faire une voie dominée par un fort surplomb sur lequel il fallait faire deux rétablissements difficiles.

Stéphane franchit le premier surplomb assez lentement, puis, ayant repris souffle, il aborde et dépasse le second avec une précision et une rapidité admirables. Redescendu en rappel, il assure Sarquin. Celui-ci prend un bon départ, franchit trop vite le premier surplomb, arrive fatigué au second, ne parvient pas à s'élever et soudain dévisse.

Stéphane assure sa descente et me dit d'essayer à mon tour. Si Sarquin a échoué, ce n'est pas moi qui vais réussir. Je n'ai pas trop envie de tenter l'entreprise mais je ne puis me dégonfler devant les deux autres.

Je prends le départ plus lentement que Sarquin, je franchis le premier surplomb avec peine, en ménageant mon souffle. Au second surplomb il y a un rapide travail des mains à faire. Face au rocher je me rappelle tous les gestes de Stéphane et l'instinct qui m'habite les exécute. Mes mains se hissent sur des prises minuscules, un élan me soulève et, sans savoir comment, je passe. Au moment où je franchis le premier surplomb, je vois entre mon corps et mon bras le visage attentif de Stéphane en train de m'assurer. Quand, parvenu en haut je me retourne, je vois l'ébauche d'un sourire de satisfaction sur son visage. Son sourire d'Indien, comme disent les hommes de son chantier, et je ressens à travers lui un sentiment de joie, de plénitude totale.

Quand je reviens au sol Sarquin me regarde étonné, ne comprenant pas comment j'ai pu réussir là où lui, plus fort et plus entraîné, a échoué.

A partir de ce regard jeté d'en haut sur le sourire de Stéphane, le vertige, dont j'ai toujours souffert, me quitte. Je n'ai plus affaire qu'à la paroi, à la pesanteur, au travail de mes quatre

pattes et je n'ai plus été paralysé par la peur. Quelque chose a eu lieu comme si Stéphane m'avait revêtu de sa force.

Aujourd'hui dans le bus, puis dans le métro qui me ramène à l'Opéra pour y prendre le RER, je songe à cet instant qui m'a soulevé pendant des semaines, et qui a compté, je m'en rends compte aujourd'hui, fortement dans ma vie.

C'était une preuve. Une preuve de l'efficacité de mon corps, c'était surtout une preuve de l'amitié de Stéphane. Il lui fallait, il nous fallait une épreuve de vérité. Il en a ménagé très subtilement les conditions. Il a été heureux de ne pas s'être trompé sur moi. C'est ici qu'il y a un doute car cette force dont j'ai disposé à ce moment-là, ce n'était pas ma force mais, par le pouvoir de son regard, la sienne. Pourquoi ce moment de triomphe, pourquoi ces années d'amitié si profonde, presque en dehors de la parole, me reviennent-ils si rarement en mémoire ?

Quelque chose a effacé ces moments heureux, les nombreux instants de risque, de force et de victoire de mes ascensions avec Stéphane. Quelque chose que je n'ai pas vécu, que je suis en train de vivre aujourd'hui et qui est sa mort.

Alors que j'ai vieilli, que mon corps a perdu de sa souplesse et de sa force, Stéphane sera toujours jeune, il aura toujours vingt-neuf ans, ses yeux bleus, ses cheveux blonds et son sourire d'Indien.

La mort de Paule que je crains et ne crains pas, car l'espérance m'habite de force, ranime en moi bien d'autres souvenirs et avant tout celui de

Stéphane. Est-ce que je veux, est-ce que je peux vivre tout cela maintenant, dans ce mois de juin venteux, gris, submergé par les ondées où je me sens dépassé par les choses à faire, par les déplacements et la cruelle absence de mon travail d'écrivain ? A la gare de l'Est des gens montent, d'autres descendent. Je n'en puis plus de penser à Paule, de vivre à travers elle la mort de Stéphane. Je descends à Opéra, je m'engouffre dans les corridors que je connais jusqu'à l'écoeurement. Je prends le trottoir roulant avec ses murs rouges, je mets mon ticket dans l'appareil de contrôle. A côté de moi, un jeune homme le franchit d'un bond léger. Je le regarde avec envie, je me dis que si j'étais encore comme nous étions Stéphane et moi en 1942, je le franchirais comme lui, aussi légèrement. Les années ont passé, je ne suis plus ainsi, un poids s'est étendu sur ma vie.

Je descends l'escalier, il y a dans le grand hall d'Auber une exposition sur les années 1900-1914. Il est tard mais j'entre quelques instants. Il y a là une étonnante photo du roi Léopold II de Belgique à Ostende. Il est penché pour lutter contre le vent, en redingote avec un haut-de-forme d'où ne sort que son air déterminé et son énorme barbe blanche. Il est entouré de plusieurs messieurs en hauts-de-forme aussi penchés en avant, plus petits que lui. Il ressemble plus à un grand capitaliste du début du XX<sup>e</sup> siècle qu'à un roi. A un grand homme d'affaires givré, gelé par l'âge qui sait qu'il n'y aura bientôt plus d'affaires, plus de lendemain.

Cette extraordinaire image me fait penser au pôle, au temps où des bateaux à voiles y étaient enserrés par les glaces. Le vieux roi, encore en mouvement, se hâtant peut-être vers de dernières

cérémonies, de derniers plaisirs, me fait penser à un de ces bateaux des grands explorateurs du passé. Sur cette immense barbe, les ouvriers de Sainpierre, qui étaient en grève, le jour d'une visite du roi dans la ville – c'est mon grand-père qui l'a raconté à table – ont lancé des crottins de chevaux. "Lui, a dit grand-père, ne s'est pas arrêté, n'a pas bronché, il a légèrement de la main fait tomber les débris de crottin de sa barbe." Les rires ont cessé immédiatement, il y a eu un silence sidéré, il a fait un salut léger à la foule qui s'est mise à applaudir. "Il n'était pas populaire, a dit grand-père, mais il avait de la tenue, il savait faire face aux risques du métier."

Je descends l'escalier qui va vers les quais de façon à être en face de la dernière voiture, celle où j'ai le plus de chance de trouver une place assise. L'image du vieux roi, tout blanc parmi les signes annonciateurs de la Première Guerre mondiale, occupe mon esprit. Etonnante photo qui date d'avant ma naissance. Mais ce monde-là, celui des villes sans voitures, des chevaux, des ouvriers lançant des crottins dans la barbe des rois, a été un peu le mien. J'ai connu ce monde sans tracteurs et les campagnes où seuls labouraient des chevaux et des bœufs. Dans ma petite enfance, pendant la guerre, nos ennemis n'étaient pas des dictateurs ou des présidents, mais l'empereur Guillaume II, l'empereur François-Joseph, le sultan turc et parmi nos alliés il y avait le roi d'Angleterre, le tsar de Russie et le roi d'Italie. Les gens d'aujourd'hui, en 1980, n'ont plus aucune idée de ce monde, dont il ne reste que des photos et des séquences de films, en noir et blanc.



Voilà le train, je trouve une place dans la dernière voiture, autour de moi deux Noirs parlent et rient, tous les autres sont silencieux et fatigués. Je prends le livre que j'ai dans mon sac. C'est une patiente qui me l'a prêté. Elle prépare un doctorat d'histoire, elle m'a plusieurs fois parlé des livres de Philippe Ariès, elle a senti que cela m'intéressait. Elle m'a apporté *Essais sur l'histoire de la mort en Occident*. Je le feuillette et je tombe sur cette réflexion : "Au XIX<sup>e</sup> siècle, on ne parlait pas du sexe mais on vivait encore en présence de la mort, maintenant on parle du sexe et on a caché la mort." Cette phrase repousse avec vigueur le flot des revendications mesquines qui m'a accablé toute la journée. Pourquoi tant de travail, de déplacements, pourquoi le délaissement du livre que je sentais se former en moi ?

Argile est à la gare avec la voiture, je suis content, au moins la fatigue du retour à pied me sera épargnée aujourd'hui.

Je lui dis : "Paule ne va pas mieux, pourquoi est-ce que je m'oblige à aller à l'hôpital, si souvent, alors que je ne puis rien pour elle ?

— Parce que tu le désires. Tu crois que tu ne peux rien pour elle, mais au moins tu te crèves... Tu es ainsi."

Je la regarde. Les yeux sur la route encombrée, elle le sent, elle sourit.